FRC 1.3713

Villeneuve
pers

12

Case
FRC
10845

LE VERITABLE

AMI DES LOIX,

OU

LE RÉPUBLICAIN A L'EPREUVE.

LE VÉRITABLE AMI DES LOIX,

OU

LE REPUBLICAIN A L'ÉPREUVE.

COMEDIE EN QUATRE ACTES,

EN PROSE;

A grand Spectacle, jouée à Paris, au Théâtre des Sans-Culottes ci-devant Moliere.

PAR LA CITOYENNE VILLENEUVE.

Prix, 30 sous.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, rue Gît-le-cœur, N°. 15.

L'AN TROIS DE LA REPUBLIQUE.

PERSONNAGES.	ACTEUR
	Les Citoyens,
DOLMON, pere.	Jeannin.
DOLMON, fils, ami des loix.	Villeneuve, pere.
CHARLES, fils de l'ami des loix, enfant de sept à huit ans.	Villeneuve, fils.
	Les citoyennes,
La citoyenne Dolmon, femme de l'ami des loix.	Clairmond.
CÉCILE, leur fille.	Dubois.
BELFORT, amant de Cécile.	Mériel.
DORLIS.	Ruchardini.
J. FRANÇOIS, commissionaire de Dolmon	Coréard.
JULIETTE, Domestique de Dolmon.	Cne. Bayer.
FABRICE, domestique de Dorlis.	Lorillard.
UN COMMISSAIRE DE POLICE.	St.-Valice.
UN DÉPUTÉ, Représentant du Peuple aux armées	Duchateau.
UN GÉNÉRAL DE LA VENDÉE.	Duforêt.
UN EVÉQUE.	Gerard.
UN MARQUIS.	Valery.
UN CAPUCIN.	Pincart.
THÉODORE, jockei du Marquis.	Desther.
UN ESPION.	
TROUPES DE LA RÉPUBLIQUE.	
TROUPES DES BRIGANDS.	

Nota. Le Rôle de François doit être donné au second comique.

La Scène est dans une ville voisine de la Vendée.

LE VERITABLE

AMI DES LOIX,

OU

LE RÉPUBLICAIN A L'EPREUVE.

ACTE PREMIER.

Le théatre représente un Salon.

SCENE PREMIERE.

Au lever de la toile, on voit Dolmon fils à droite du théâtre, occuppé à son secrétaire : à côté de lui, sur un plan un peu plus élevé, son épouse lisant un journal. A une distance pareille, Dolmon, pere, tenant Charles sur ses genoux, qui lui montre une estampe. A l'autre coin du théâtre, Cécile assise, faisant de la charpie; Juliette à côté d'elle aidant sa jeune maitresse dans son travail. François dans le fond paroissant attendre une réponse, et regardant de tems en tems Juliette.

DOLMON, pere; DOLMON, fils; la citoyenne DOLMON, CHARLES, CÉCILE, JULIETTE, FRANCOIS.

CHARLES.

Grand papa, regardes donc cette estampe : c'est une

DOLMON, (*pere*).

Oui, mon ami, c'est la liberté.

CHARLES.

Oh ! comme elle est belle !

CÉCILE, (*bas à Juliette*).

Belfort ne vient pas.

JULIETTE.

Patience ! il ne peut tarder.

DOLMON, (*fils*).

François.

FRANÇOIS.

Me v'là, citoyen.

DOLMON, (*fils*).

Ah ! cours à la poste, et reviens promptement. Surtout, mon ami, tâches de passer devant les marchands de vin, sans t'arrêter. Nous avons de la bésogne aujourd'hui.

FRANÇOIS.

Ecoutez, citoyen ; quand je m'arrête, c'est malgré moi, car déja d'abord et d'un je n'sis bavard. Pour ce qu'est dans l'cas d'la boisson ; c'est ben un p'tit brin vot' faute.

DOLMON.

Ma faute?

FRANÇOIS.

Eh ! dam, oui ; combien d'fois n'm'avez-vous pas dit : mon pauvre François, comme t'as chaud ! comme tu travailles ! tiens, mon enfant, (*en donnant l'assignat*) vas boire un coup à la santé de la République ; non, mais j'dis, je ne me le faisois pas dire deux fois. A présent, j'ai des connaissances de cabaret. Y m'rencontrent ; Eh ! François ! allons, une bouteille : je réponds d'abord ; Non. Eh ! viens donc, j'ons repoussé l'ennemi, Allons, mon ami, les patriotes sont victorieux !

un coup à leur santé. Je n'tiens pas à ça moi. Je pars avec eux et j'bois d'bon cœur, on n'revient que le soir. Dam', c'est qu'un coup en amene un autre, et v'la ce qui fait que j'nous attardons un peu.

DOLMON, (*fils*).

Pour aujourd'hui fais en sorte de ne rencontrer personne, et souviens-toi, mon ami, que je ne donne pour boire que lorsque le devoir est rempli. Vas.

FRANÇOIS.

J'y cours. (*Il sort*).

SCENE II.

LES MÊMES, excepté FRANÇOIS.

DOLMON, pere.

Eh bien ! ma fille, avons-nous des nouvelles des armées ?

La citoyenne DOLMON.

Mon pere, le journal n'en donne point ce matin.

DOLMON, fils.

Il y en avoit hier d'heureuses, et si nous étions tous unis, nous n'en aurions jamais d'autres.

CHARLES.

Papa, à quel âge pourrai-je aller défendre la Patrie ?

DOLMON, pere.

A seize ans, mon enfant, nous t'armerons pour combattre les despotes.

CHARLES.

Et je n'en ai que huit ; ah ! d'ici à ce tems-là ils seront tous détruits ; je n'en trouverai pas un. Oh ! que je suis donc fâché d'être si petit.

DOLMON, fils.

Mon cher ami, tu pourras servir ton pays en tems de

paix comme en tems de guerre. Un bon citoyen sait toujours se rendre utile à l'état.

CÉCILE.

Mon pere, Belfort devoit être ici de bonne heure et je ne le vois pas.

DOLMON, fils.

Ma Cécile s'inquiete?

CÉCILE.

Oui, mon pere, malgré moi. Mais je crains l'amitié qui l'unit à Dorlis. Cet homme me fait trembler.

La Citoyenne DOLMON.

Eh pourquoi? Il paroit honnête.

DOLMON, pere (*avec fermeté*)

Les apparences sont quelquefois trompeuses. La perfidie se cache souvent sous le voile de l'honnêteté. J'ai sur cet homme la même opinion que Cécile, pourquoi garde-t-il une neutralité affectée, sur tout ce qui concerne sa Patrie? Lorsque les rebelles sont à nos portes, dévastent nos champs, distillent chez les habitans des campagnes le poison du fanatisme, lorsqu'enfin ces lâches satellites des rois excités par des prêtres sacrileges, portent le fer et la flamme jusques sous nos murs; Dorlis, toujours inutile à la République verra combattre ses freres, entendra le bruit de leurs coups et ne volera point à son secours! C'est une lâcheté impardonnable que vous ne pouvez tolérer.

La Citoyenne DOLMON.

Il a souvent vanté son patriotisme. Eh bien, voici l'instant d'en donner des preuves.

DOLMON, fils.

J'ai peine à suspecter Dorlis. Je le crois d'un naturel indolent, voila tout. Au surplus, je vais tâcher d'avoir une conversation particuliere avec lui et j'éclaircirai vos doutes. La patrie a besoin de défenseurs, il faut qu'il vole à son secours, ou qu'il songe à quitter ma maison sur-

le-champ ; car elle ne servira jamais d'asile à celui qui voudroit se soustraire à la loi.

CECILE.

Depuis son séjour, ici, je ne reconnois plus Belfort.

JULIETTE.

Paix ! Voici M. Dorlis. (*bas a Cecile*). Si-tôt que Belfort sera de retour, je vous avertirai. Viens, Charles.

(*Ils sortent*).

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, DORLIS.

DORLIS.

Bon jour à l'aimable famille ! quel tableau ravissant ! Il pénetre toujours mon ame de plaisir et d'admiration. Que vous êtes heureux, Dolmon !

DOLMON, fils.

Il ne tient qu'à vous de jouir d'un pareil bonheur. Qui vous force à rester célibataire ? C'est un état qui contraint la nature et répugne à l'homme sensible. Les égoistes seuls le préferent ; combien ils en sont punis !

DORLIS.

Si j'avois pu trouver une femme aussi vertueuse, aussi belle que la vôtre, il y a long-tems que je serois marié.

DOLMON, fils.

Vertueuse, oui ; belle, c'est le moindre de ses avantages, je n'y ai jamais fait grande attention.

DORLIS.

Voila bien un compliment de mari.

DOLMON, pere.

Oui, c'est celui d'un mari qui aime sa femme et qui

l'honore. Elle n'a pas besoin d'être belle, assez d'éclat l'environne, lorsqu'entourée de ses enfans elle a rempli les devoirs de citoyenne, d'épouse et de mere : voila sa beauté, ses graces et sa parure.

DORLIS.

D'accord, mais une jolie figure ne gâte rien.

DOLMON, pere.

Eh ! que vous importe qu'elle soit jolie ?

DORLIS.

Monsieur, on admire toujours ce qui est beau.

DOLMON, fils.

Mon pere, ce sont des complimens d'usage.

DOLMON, pere, (*avec humeur.*)

Ce sont des fadaises.

CÉCILE, (*à Dorlis*).

Vous n'étiez pas avec Belfort ? Il nous avoit promis de venir ce matin.

DORLIS.

La charmante Cécile s'impatiente ; j'ai bien engagé Belfort à me suivre, mais lorsqu'il est au jeu, on a de la peine à le faire quitter.

CÉCILE, (*à part*).

Malheureuse !

DOLMON, fils.

Comment au jeu ? mais je n'ai jamais connu ce défaut à Belfort.

DORLIS.

Il n'est pas joueur par caractere ; non, il ne l'est pas. Mais il faut bien faire quelque chose, lorsqu'on se trouve en société. Que peut-on dire d'un homme qui ne sait pas faire la partie ?

DOLMON, pere.

On dit alors qu'il ne veut être ni dupe ni fripon.

La citoyenne DOLMON.

Mais qui peut avoir donné à Belfort ce goût pour le jeu?

DORLIS.

Je l'ignore.

DOLMON, pere.

Je ne le crois pas.

DORLIS.

M. Je vous jure que personne n'est moins instruit que moi là-dessus.

DOLMON.

Enfin, je vous le dis franchement. Belfort est changé, et il l'est depuis qu'il vous connoit, je suis fâché de vous faire un mauvais compliment, mais la vérité m'y force. Mon fils doit vous parler sur un sujet encore plus important. Nous vous laissons avec lui. Viens, ma Cécile, ne t'afflige pas, Belfort peut être égaré; mais il sera facile de le ramener à la vertu. (*à Madame Dolmon*). Donnes-moi ton bras ma fille. Au revoir, mon fils. Serviteur' Monsieur.

SCENE IV.

DOLMON FILS, DORLIS.

DORLIS, (*à part*).

Ce vieillard m'inquiete. Auroit-on découvert (*haut*). de quoi s'agit-il donc ?

DOLMON fils.

Le voici. Depuis huit mois, Dorlis, vous habitez ma maison; la même table nous est commune, vous êtes ici comme dans votre famille, j'ai eu le bonheur de vous être utile; je ne m'en repens pas: et je voudrois pouvoir vous l'être encore. Vos parens vous ont laissé une fortune

médiocre, mais qui suffit à l'homme qui sait s'occuper et la faire valoir. Il ne faut pas toujours rester inutile; à votre âge, je crois qu'il est tems de prendre un parti. Que prétendez-vous faire ?

DORLIS. (*avec insouciance.*)

Moi ! Parbleu, rien; je n'ai besoin de personne, les autres peuvent également se passer de moi.

DOLMON (*fils.*)

Quel langage ! Et où en serions-nous, si tous les hommes pensoient ainsi ? Que deviendroient les loix, l'agriculture, le commerce, la sureté des personnes, et des propriétés? Que seriez-vous devenu vous-même, si lorsque vous plaidiez contre des parens injustes, lorsque vous vîntes me prier de vous avancer des fonds, de faire les démarches nécessaires pour accélérer la fin de votre affaire? je vous eusse dit: monsieur, je n'ai pas besoin de vous, passez-vous de moi j'ai du bien, je veux vivre tranquille, tant pis pour vous si vous êtes malheureux. N'aurois-je pas mérité par cette réponse d'être banni de la société.

DORLIS.

Mais on a des amis, ceci est différent.

DOLMON.

Des amis ! l'Egoïste peut-il en avoir? Peut-il connoître ce sentiment si doux d'obliger son semblable ? Sentiment qui n'est fait que pour l'ame sensible, d'ailleurs, qui ne s'intéresse point au bien général, est ennemi de l'humanité.

DORLIS.

Vous aimez si fort tout le monde....

DOLMON.

Je ne hais que le méchant. Les honnêtes gens, les bons Citoyens sont tous mes freres et mes amis. Mais venons à ce que je voulois vous dire. Dorlis, la patrie est en danger; vous êtes français, et ne songez pas à la défendre, croyez-vous pouvoir rester ici tranquille lors-

que tout s'arme pour repousser l'ennemi, qui est sous nos murs? Non, Monsieur; s'il est ainsi je ne puis vous garder plus long-tems chez moi; je ne puis autoriser l'inutilité d'un Citoyen sans me rendre coupable envers la loi.

DORLIS (*à part.*)

Dissimulons... *haut.* Mais Dolmon.... je ferai ce que tout le monde fera. Nous verrons au moment... et puis croyez-vous qu'il faille absolument partir?

DOLMON (*fils.*)

Pouvez-vous en douter? Mais je ne conçois pas votre insouciance.

DORLIS.

Mon ami, tout s'arrangera fort bien sans moi, je ne suis pas un homme assez important à l'état, pour que ma façon de penser influe sur son sort. J'aime ma patrie; mais, j'aime aussi ma tranquillité et demeurerai parfaitement neûtre.

DOLMON. (*fils.*)

Vous aimez votre patrie? Et vous l'abandonnez? Et loin de la secourir, vous la verriez déchirer sans pitié? Et pourvu que ses malheurs ne vous atteignent point, vous seriez indifférent à celui de vos freres! Quelle ame féroce avez-vous donc reçue de la nature?

DORLIS.

La vôtre sent plus vivement.

DOLMON (*fils.*)

La mienne! Repousse avec horreur un tel égoïsme, malheur éternel à celui qui s'aime seul; abandonné de la nature entiere, qu'il erre sur la surface de la terre; et qu'en butte aux malheurs il gémisse en vain sans trouver un cœur qui lui réponde.

DORLIS.

Prétendriez-vous par ce discours attaquer mes sentiments.

DOLMON.

Oui, et votre indifférence pour votre république vous rend suspect à mes yeux.

DORLIS

Dolmon vous m'offensez, et vos soupçons....

DOLMON (*fils.*)

Votre conduite les autorise. Réfléchissez et demain cherchez un autre logement.

DORLIS (*riant.*)

Voila ce qui s'appelle un congé dans les formes.

DOLMON (*sechement.*)

Je ne ris point, monsieur, lorsqu'il s'agit du salut de mes concitoyens et de la tranquillité de toute ma famille.

DORLIS

Mais qu'a de commun votre famille?...

DOLMON. (*fils.*)

Vous devez m'entendre, Belfort se dérange; il doit bientôt s'unir à ma fille: elle gémit, et craint que son amant ne soit entrainé par vous. Mon pere vous soupçonne, mon épouse est peu tranquille, mon fils est bien jeune encore, je veux graver dans son cœur l'amour des loix et de la liberté: vos discours pourroient y faire germer des principes contraires aux miens. Je crois qu'en voilà beaucoup trop pour m'engager à vous interdire ma maison. Vous trouvez, je le vois, de la rudesse dans mes expressions; mais je n'ai point appris l'art des cours, et crois qu'un vrai républicain, doit avoir pour devise honneur et franchise. Adieu. (*Il sort.*)

SCENE V.

DORLIS (*seul.*)

Honneur et franchise! Vas, tu la payeras cher, cette franchise, crois-tu que j'aye oublié que tu servis simple soldat sous moi, et que ta hauteur fut en tout tems la même. L'ambition a toujours parlé au cœur de Dolmon, il prétendoit que le mérite seul devoit servir à l'avancement. Il triomphe aujourd'hui; mais demain, il peut être

renversé. Nous verrons sous le poids du malheur, si cet homme énorgueilli de n'obéir qu'aux loix, saura les respecter et les chérir encore. (*Vivement.*) L'armée catholique est sous ses murs ; mes liaisons avec elle sont ignorées : ma residence chez Dolimon, éloigne de moi tout soupçon profitons-en, ôtons à la république un de ses plus zélés défenseurs ; qu'il paroisse coupable aux yeux de ses concitoyens et qu'il périsse victime des loix qu'il veut defendre. Toutes mes batteries sont prêtes ; agissons, mais Fabrice, ne vient pas, le coquin a quelquefois des remords qui me font trembler ! Je n'ose me défaire de lui ; d'ailleurs il a un talent rare pour contrefaire toutes sortes d'écritures, et c'est une grande utilité. Cherchons le... Ah ! Le voici, avec l'objet de ses vœux ; ce drôle ne pense qu'au plaisir. Et ! Fabrice !

SCENE VI.

DORLIS, JULIETTE, FABRICE,

FABRICE.

Monsieur ?

DORLIS.

Bon jour, Juliette.

JULIETTE.

Votre servante, monsieur.

DORLIS.

Je vous vois souvent ensemble.

JULIETTE.

C'est malgré moi, je vous jure.

FABRICE.

Ne la croyez pas, monsieur. Les filles disent toutes comme cela, et elles nous cherchent sans cesse.

JULIETTE. (*à part.*)

L'impudent.

DORLIS.

Je crois qu'elle te fait des compliments.

FABRICE.

Elle m'aime à la folie.

DORLIS. (*bas à Fabrice.*)

Tant mieux ! Tâches d'en profiter, elle peut aider à nos projets, ne te hazarde pas trop, cependant : sois prudent.

FABRICE.

Ne craignez rien.

DORLIS.

Fabrice, dans un instant vous me rejoindrez ; j'aurois besoin de vous.

FABRICE.

Oui, monsieur.

SCENE VII.

JULIETTE, FABRICE.

FABRICE.

Ae ! ça, ma belle, nous voici seuls. Quand vous décidez-vous à me donner votre cœur ?

JULIETTE.

Jamais.

FABRICE.

Ce sera long, mais je vous aime, moi ; pourquoi ne me payez-vous pas de retour ? Quelle raison ?...

JULIETTE.

La raison ? Oh ! Il y en a plus d'une, la premiere, c'est que vous ne me plaisez pas ; la seconde, c'est que je n'aime ni les lâches ni les frippons, ni les satellites des tyrans ; et en vérité je vous crois tout cela.

FABRICE.

Vous ne dites pas tout. C'est cet imbécile de François qui vous tient au cœur, et je ne sais pourquoi ? Car c'est bien le plus vilain magot qui soit au monde. Comment pouvez-vous l'aimer ? Il est si laid.

JULIETTE.

Oui, mais son ame est si belle qu'elle efface tout le reste. François ne se vend au caprice de personne, il est libre comme l'air.

FABRICE.

Libre ? Il ne fait que les volontés du premier venu, un commissionnaire que je vais faire trotter d'un bout de la ville à l'autre ; mais pour un billet de-vingt cinq sous. Il doit obéir à tout le monde.

JULIETTE.

Vous vous trompez : car je parie qu'il refuseroit d'obéir à l'homme qui le commanderoit insolemment ; et vous n'êtes pas si fier, vous, monsieur Fabrice ; j'ai entendu votre maître vous traiter de coquin sans que vous ayez dit un mot pour votre justification. Vous méritiez donc ce titre ?

FABRICE.

Non ; mais avec monsieur Dorlis, il ne fait pas bon raisonner : il a la parole en main et quelques coups de bâton auroient été le salaire de mes reflexions.

JULIETTE. (*avec indignation*).

Et vous les auriez reçus ? ne vous dites jamais français, vous profaneriez ce nom, et gardez-vous sur-tout de me parler de votre impertinent amour.

FABRICE.

Mais vous avilissez terriblement mon état, belle Juliette. n'êtes-vous pas soumise comme moi aux volontés de vos maîtres ? et vous en avez dix, pour un, dans cette maison ?

JULIETTE. (*avec dignité.*)

Je n'ai point de maitres, je n'ai que des amis qui me tiennent lieu de pere et de mere ; je fais leurs volontés parce qu'ils ne veulent que le bien. je les respecte, les chéris. Ils n'ont point dégradé mon ame : je ne sais avec eux si je suis leur domestique, car ils m'ont toujours traité

comme leur enfant. S'il me falloit servir des maitres durs et hautains, tel que le vôtre, par exemple ; je préférerois souffrir la misère et tous les maux qu'elle entraine, que d'être un instant leur esclave, nous ne nous ressemblons pas, monsieur Fabrice, comme vous voyez ; et jamais, non jamais nous ne pourrons nous aimer.

FABRICE.

Vous me haïssez donc ?

JULIETTE. (*avec dédain.*)

Non, je ne vous fais pas cet honneur, je ne vous estime pas assez pour cela. Adieu.

SCENE VIII.

FABRICE. (*seul.*)

Quel dommage que cela soit si sauvage ! C'est si gentil. Ah ! Je dis sauvage ? pas tant ; car je parierois qu'elle est folle de ce benêt de François .... Elle n'a pas tant de tort, il est honnête... que n'en peut-on dire autant de moi. Les vérités dures que m'a dites Juliette m'ont fait une impression... elle a raison, je me rends méprisable, elle ne sait pas tout encore, si elle se doutoit que gagné par l'or, j'ai pu vendre ma conscience, fabriquer de fausses lettres, pour entraîner dans le malheur son respectable maître ! Si elle connoissoit la moitié des crimes que la foiblesse et l'avarice m'ont fait commettre ; que diroit-elle donc ?.... Ah ! Je suis tourmenté.... Si j'allois découvrir... Oh ! Non, mon maitre m'a rendu complice de ses crimes, il me tient par là. Dieux ! Dans quel abime suis-je tombé.... Comment en sortir ?... Helas ! Une faute en entraine toujours une autre. Nous perdons notre estime, celle des honnêtes gens : les remords nous poursuivent sans cesse. Ah ! Juliette, vous avez déchiré le voile épais qui me cachoit la difformité du vice.. Je ne puis rester dans cet état horrible,... Il est tems

de mettre un terme à mes forfaits.... (*avec feu*) je perd des momens précieux, courons voir si les lettres que m'a fait écrire monsieur Dorlis, sont encore chez lui, s'il n'en a pas fait un malheureux usage ; je saurois l'en empêcher et commencer par là à me reconcilier avec moi même, et à retrouver la paix qui depuis long-tems à fui de mon cœur.

Fin du premier acte.

ACTE DEUXIEME,

SCENE PREMIERE.

BELFORT, CECILE.

CECILE.

Oui, Belfort, je doute de votre amour, et comment y croire ! votre conduite parle contre vous, combien vous êtes changé ! Je ne reconnois plus l'ami de mon pere, l'amant que mon cœur préféroit. Vos vertus étoient ma gloire ; maintenant Belfort, je rougis presque de mon choix ! Ah ! Reprénez-les ces vertus ; que ce soit s'il le faut aux dépends de notre amour : je préfere n'être que votre amie et pouvoir vous estimer encore.

BELFORT.

Cecile, vous saurez tout. Une franchise entiere, un repentir extrême, peuvent seuls obtenir mon pardon, mais vous ignorez combien je suis coupable ! Ma crédulité a fait mon malheur ! Entrainé par un homme qui se disoit mon ami ; je m'abannonnois entierément à lui. Dorlis, dans le commencement de notre liaison ne cessoit de louer votre pere, peu à peu les louanges diminuerent ; il me dit un jour, écoutez-moi, Belfort ; je m'étois trompé sur le compte de Dolmon, et je plains votre inexpérience. Cet homme veut vous perdre ; il prêche l'amour de la patrie, celui des loix. Mais son ame est bien loin d'ap-

prouver ses discours; c'est un masque qu'il emprunte pour en imposer au vulgaire. Choqué de ses propos, je défendis votre pere avec toute la chaleur que vous me connoissez, et Dorlis se tut. Voyant ses espérances trompées de ce côté, il chercha à me porter le coup le plus sensible, il vous peignit infidelle, et j'ai pu le croire un instant. Ah! Je mérite toute votre colere.

CECILE.

Ingrat, comment as-tu pu croire ta Cecile assez vile pour t'oublier, mais je t'épargnerai les reproches; tes injustes soupçons ne peuvent m'offenser et tes remords ne me vengent que trop!

BELFORT.

Il déchira ce cœur sensible, où vous regnâtes toujours, n'osant vous faire l'aveu de mes fautes, désespéré de votre accueil indifférent qui confirmoit les soupçons que l'on m'avoit donnés, je me retirois chez-moi pénétré de douleur, et j'ai passé la nuit dans les plus vives inquiétudes. Ce matin une lettre de votre part est venue rendre toute l'énergie à mon ame abbattue; avec qu'elle douceur vous me reppelez à la vertu! Je n'ai pu dissimuler plus long-tems; j'ai volé vers vous et je viens à vos pieds abjurer mon erreur. Cecile mon pardon, ou la mort.

CECILE.

Levez-vous, Belfort; vous êtes pardonné.

BELFORT.

Ah! Cecile! Vous me rendez la vie! je ne vais l'employer qu'à vous chérir.

CECILE.

Belfort, que ce soit le dernier pardon que Cecile ait à vous accorder; n'en parlons plus. Dorlis est un monstre! Il nous a tous trompés, sous le voile de l'amitié, il tramoit tous ses crimes; il veut la perte de mon pere. Venez, armons-le contre un perfide, et sauvons-le de la calomnie et des intrigues d'un méchant. (*Ils vont pour*

SCENE

SCENE II.

LA CITOYENNE DOLMON, BELFORT, CECILE.

LA CITOYENNE DOLMON.

Où courez-vous ? Domeurez, mes enfans : je vais vous affliger ! Cecile, ma fille, il faut renoncer à Belfort.

CECILE.

Ma mere, j'ai tout pardonné. Belfort a retrouvé ses vertus, et je l'aime plus que jamais.

BELFORT.

Ah ! Ne soyez pas inflexible ! Daignez oublier que je fus coupable.

La Citoyenne DOLMON.

Oui, je vous pardonne, Belfort, je sais que l'homme est foible et peut s'égarer, mais un autre sujet me force à vous séparer.

BELFORT (*vivement.*)

Cecile m'aime encore, vous me pardonnez ! Je vais tomber aux genoux de son pere, il verra mes larmes, mon repentir, il me rendra son estime et ce jour sera le plus beau de ma vie.

La Citoyenne DOLMON,

Malheureuse Cecile ! Votre pere est ruiné.

CECILE ET BELFORT.

Ruiné ! Par quel malheur !

La Citoyenne DOLMON.

Notre fortune étoit médiocre, mais suffisoit à nos besoins, presque tout notre bien étoit placé à Mayence. Le Négociant qui le faisoit valoir vient de périr victime de son amour pour notre révolution. Toutes ses possessions, sont au pouvoir de nos ennemis. Votre pere vient d'en recevoir l'affreuse nouvelle ; et nous perdons par cette mort le fruit de bien des années de travail.

BELFORT.

Quoi ! n'auriez-vous plus aucunes ressources ?

La Citoyenne DOLMON.

Il nous restoit un asile à la campagne, les brigands ont tout détruit, la flamme a dévoré le peu que nous possédions dans ce pays. Cette malheureuse guerre cause la perte de tous nos biens, la misere devient notre partage. Vous voyez, Belfort, toutes vos espérances détruites.

BELFORT.

Non, ma mere, elles ne le sont pas. Cecile est cent fois plus belle à mes yeux, riche de ses vertus, que possédant tous les biens du monde; vous m'estimez bien peu, si vous croyez que ces revers puissent avoir changé mes sentimens pour elle.

La Citoyenne DOLMON.

Vous êtes peu riche et.....

BELFORT.

Je travaillerai davantage. Cecile, ma mere, cessez de vous affliger. Ah! Croyez que nous aurons encore des jours heureux.

CECILE.

Allons rejoindre mon pere, je ne gémis que sur lui.

La Citoyenne DOLMON.

Calme dans son malheur, il ne se plaint point ; il s'occupe dans cet instant à arranger ses affaires, nous avons quelques dettes, que le retard des paiemens nous avoient fait contracter; et il veut absolument vendre le peu qui nous reste pour les acquiter.

BELFORT.

Venez, peut-être trouverons-nous quelques moyens plus doux pour remplir ses engagemens.

CECILE.

Ah! Belfort! Combien je vous chéris! Je consens à ou tvous devoir.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, JULIETTE.

JULIETTE, (*à Belfort*).

Le Citoyen Dolmon sait que vous êtes ici et demande à vous parler.

BELFORT.

Nous allons le retrouver.

SCENE IV.

JULIETTE (*seule*).

Comme je suis contente que Cecile ait pardonné à Belfort! Ah! Je me doutois bien que cette grande colere ne seroit pas longue! J'en aurois été bien fâchée, car ils semblent faits l'un pour l'autre. Cependant ils sont encore tristes; et le pere de Cecile, lui-même, est inquiet? Quelque malheur accableroit-il cette famille respectable? Je ne puis rester dans cette cruelle incertitude! Craindroient-ils de confier à ma jeunesse le sujet de leur affliction? Non; ils savent trop combien je les aime, et mon cœur doit partager leurs peines et leurs plaisirs. Ah! courons savoir.... (*Elle va pour sortir. François la heurte en entrant.*)

SCENE V.

FRANCOIS ivre, JULIETTE.

FRANÇOIS.

Eh! prenez donc garde à ce que vous faites, est-ce que vous ne voyez pas que je ne tiens à rien, moi?

JULIETTE.

Comment, François, tu es encore ivre?

FRANÇOIS.

C'est pas ma faute, c'est pas ma faute.

JULIETTE.

Ah! Cela est bien vilain, et je ne t'aime plus du tout.

FRANÇOIS.

Cà par exemple, ça vous plait à dire.

JULIETTE.

A ta place je serois bien honteux de me trouver dans pareil état.

FRANÇOIS.

Je ne me trouve pas mal comme ça, c'est seulement une petite pointe imperceptible, mais j'ai fait ma commission. Elle fait et refait.

JULIETTE.

Il est bien tems d'en apporter la réponse.

FRANÇOIS.

Tiens la réponse? Qu'est-ce qu'elle chante donc? Est-ce que je pouvois attendre l'autre courier? La réponse d'une lettre à la poste? Ah! ces petites femmes! C'est drôle comme tout! Mais ça n'sait pas les affaires du tout; ça ne le sait pas.

JULIETTE.

Eh! Qui te parle de courier? Il falloit revenir tout de suite et ne point boire.

FRANÇOIS.

Vous êtes plus cruelle pour moi, tenez, que tous les rebelles qui sont tout près de nous; ils voudroient bien nous prendre par la famine s'y pouvions, et vous voulez me prendre par la soif; c'est pis. Mais c'est que vous ne savez pas queu tourment qu'c'est?

JULIETTE.

Tu bois sans cesse! Tu es donc terriblement altéré.

FRANÇOIS.

J'ai un tempérament sec. Faut que je l'arrose,

JULIETTE.

Finis ton radotage, je suis bien bonne de te parler ; comment te présenteras-tu, si l'on a besoin de toi ?

FRANÇOIS.

Qui qu'a besoin de moi ? Le bourgeois ? V'là que j'y vas.

JULIETTE.

Eh ! Non, ne te montres pas.

FRANÇOIS.

Eh ! Ben quéque tu dis donc ? Qui m'appelle ?

JULIETTE.

Je dis, qu'est-ce que le Citoyen Dolmon penseroit en te voyant ainsi.

FRANÇOIS.

Y n'en seroit pas surpris du tout pis qu'c'est mon habitude comme dit fort ben l'proverbe est une seconde nature.

JULIETTE.

J'ai cru que tu te corrigerois, je vois que chez toi c'est un mal incurable.

FRANÇOIS.

Ne vous fâchez pas, citoyenne Juliette, v'là qu'est fin, i je ne bois plus d'aujourd'hui.

JULIETTE.

C'est heureux !

FRANÇOIS.

Da m oui, c'est heureux ! Voyez quel empire vos charmes ont sur moi ; et tirez-en la conséquence que... certainement.... il suffit que....

JULIETTE.

Tu m'excedes, et je m'en vais (*elle sort.*

SCENE VI.

FRANÇOIS. (*seul.*)

Ecoutez donc, belle ingrate ! Comme elle se sauve elle revient, je crois... Eh ! Non, c'est ce vila in Fabrice

avec son ci-devant. Je me sauve; car je ne les aime pas plus l'un que l'autre. Hé! Juliette! Juliette (*Il sort*).

SCENE VII.

DORLIS, FABRICE.

DORLIS.

A qui en veut cet homme?

FABRICE.

Bah! il est toujours ivre! C'est le commissionnaire de M. Dolmon.

DORLIS.

Ecoutez-moi, Fabrice, nous ne pouvons parler ici librement.

FABRICE

Qu'avez-vous à me dire?

DORLIS.

Le voici, tu n'ignores pas que je suis l'ennemi de Dolmon.

FABRICE.

Et je ne sais trop pourquoi? Car cet homme ne vous a jamais fait que du bien.

DORLIS.

Du bien? Fabrice! Voilà ce qui m'humilie! Avoir obligation à un homme, que je déteste, dont les principes et la hauteur me révoltent! Tout cela fait mon tourment. J'ai connu Dolmon, simple soldat dans le régiment où je servois en qualité de lieutenant, il se faisoit distinguer par son exactitude à remplir ses devoirs. Mon oncle qui étoit notre Colonel me l'offroit souvent pour modele: je commençai dès lors à le haïr, j'étois révolté de la comparaison. Dolmon, las de voir que le mérite ne suffiroit pas pour avancer, sollicita son congé, l'obtint et se retira. Il s'établit ici, une fortune honnête devint le prix de ses travaux, je l'avois perdu de vue depuis long-

tems, la révolution arriva. Je quittai le service ne voulant point obéir à des gens que j'avois commandés ; car je ne crois pas du tout à l'égalité.

FABRICE.

Personne n'en est plus convaincu que moi.

DORLIS.

Je me retirai donc, j'avois peu de bien de mon pere. Mon oncle vient de mourir, et me laisser le sien. Un procés suivit le testament, je vins ici pour cette affaire. Dolmon marié dans cette ville me reconnut et m'offrit ses services auprès de ses amis. Si votre cause est juste, me dit-il, vous ne pourrez la perdre, nous sommes sous le regne des loix et de la liberté. Je ne crus pas trop à ces belles phrases ; mais j'acceptai ses offres. Le lendemain j'allai chez lui : je le trouvai entouré de sa famille ; car c'est sa louable habitude ; il me presenta à son imbecille de pere, à sa prude femme, à sa bégueule de fille, à son marmot de fils, enfin je me trouvai pair à pair avec toute la parenté.

FABRICE.

Il vous faisoit un honneur que vous étiez bien loin de mériter.

DORLIS.

Monsieur, Fabrice....

FABRICE.

Contnuez, continuez ; j'aurai mon tour.

DORLIS.

Vous devenez familier, cela se gagne ; j'avois peu d'argent, il m'offrit sa bourse.

FABRICE.

Que vous acceptâtes sans doute ?

DORLIS.

Comme tu dis, il ne souffrit point que je retournasse à l'auberge, je restai donc chez lui, sa femme me parut jolie et je me promettois un séjour agréable dans ce pays-

L'enthousiaste Dolmon vouloit faire de moi, disoit-il, un zélé Républicain; moi, je voulois faire de sa femme une personne aimable: j'y aurois peut-être réussi, sans la haine que je porte au mari. Mais tout cède à ma vengeance, il faut qu'il périsse, et graces à mes lettr e suppoſées, tout va bien.

FABRICE.

Avez-vous tout dit ?

DORLIS.

Oui, pourquoi ?

FABRICE (*se couvrant et s'asseyant.*)

Voici ma réponse; je ne suis plus à votre service.

DORLIS.

Fabrice, oublies-tu que je puis te perdre ?

FABRICE.

Non, mais vous ne pouvez m'obliger à servir plus long-tems vos abominables projets contre Dolmon, et contre ma patrie.

DORLIS.

Les lettres sont de ta main, tu paroitrois le plus coupable.

FABRICE. (*se levant.*)

Quand je devrois payer de tout mon sang l'aveu de mes crimes, je suis prêt à le faire. La mort toute affreuse qu'elle paroisse n'égale pas le tourment d'être votre complice! faites-moi rendre ces malheureuses lettres! Que le crime ne s'acheve pas. Et! Qui sait si Dolmon, accusé, traîné comme un vil criminel aura le tems de se justifier ? Dieux! un innocent ? Tout mon corps frissonne! Et je suis l'intrument abominable! Ah! de grace, remettez-moi ces papiers; laissez-moi m'accuser moi-même, laissez-moi soulager le poids affreux qui m'accable, en déclarant ce que j'ai fait; c'est le seul salaire que j'exige de vous et le seul prix de mes services.

DORLIS. (*à part*).

Ce coquin me fait trembler ! Dissimulons. (*haut*). Esprit foible, tu cries comme un enfant, pour deux ou trois chiffons de papiers.

FABRICE.

Votre horrible sang-froid, vous rend encore plus scélérat à mes yeux.

DORLIS.

Allons, viens, beau raisonneur, il faut bien te satisfaire, (*à part.*) Conduisons-le dans un lieu où il soit bien gardé et courons accomplir ma vengeance. Ciel ! Dolmon !

SCENE VIII.

DOLMON, FILS, DORLIS, FABRICE.

DOLMON, fils.

Dorlis, on vient de m'avertir que vous hazardiez des propos sur mon opinion, et que vous tramiez un complot pour me perdre. Je ne puis le croire ; le trait seroit trop noir ? Mais sachez que toujours fort de ma conscience, je verrai le glaive des loix suspendu sur ma tête, sans m'effrayer. Le méchant seul doit trembler.

DORLIS (*embarassé*)

Je ne sais qui peut me calomnier ainsi ?

FABRICE (*voulant avouer à Dolmon*).

Pardonnez, vous me voyez prêt ...

DORLIS, (*l'interrompant*).

Viens, un instant de plus il seroit trop tard.

FABRICE.

Ah ! courons. (*Il sort*).

DORLIS, (*embarassé*).

Dolmon, j'espere que par la suite vous me rendrez plus de justice. (*Il sort*).

SCENE IX.

DOLMON, fils, (*seul, le regardant sortir*).

Quel embarras ! Fabrice a l'œil égaré ; il vouloit parler. Se pourroit-il ? ... Oh ! non, une telle horreur n'est pas croyable. Cependant Belfort est vrai, et ce qu'il m'a dit ... Chassons cette idée. Après tout, le mal est pour le méchant qui le fait. Que peut-il contre l'honnête homme ? Il ne lui ôtera jamais ni son estime, ni la paix de sa conscience : ce sont là les vrais biens.

SCENE X.

DOLMON, pere, DOLMON, fils.

DOLMON, fils.

Ah ! vous voila, mon pere ?

DOLMON, pere.

Oui, j'épiois l'instant de te trouver seul. L'aspect de ta femme, de tes enfans gênoit ton ame. Tu voulois leur inspirer le courage nécessaire pour supporter leur infortune. Mais ne crains pas de l'affliger avec ton vieux pere. Il recueillera tes larmes, elles seront moins ameres.

DOLMON, pere.

Moi, mon pere, verser des larmes pour la perte de ma fortune ? Ne me reste-t-il pas l'amour des miens, l'estime de mes concitoyens, la force, le courage, l'honneur et la liberté. Ah ! tant que je posséderai ces trésors, je ne me plaindrai pas. Non, mon pere.

DOLMON, pere.

Oh ! mon cher fils, tu ranimes mon courage. Tu me donnes l'exemple des vertus. Oui, armons-nous de constance, le ciel bénira nos travaux. Ces bras énervés vont

retrouver de la vigueur. Je ne veux pas être à charge à mes enfans. Le soc dans mes mains peut encore me nourrir.

DOLMON, fils.

Respectable vieillard, reposez-vous, il est tems, pourrions-nous vous voir à votre âge arroser la terre de vos sueurs. Non, votre seule bésogne est de faire des vœux pour la Patrie, d'apprendre à nos enfans à la chérir, à respecter ses loix, quelques rigoureuses qu'elles paroissent. Elles asssureront le bonheur de la France. Non, mon pere, vous ne nous quitterez point. Nous pourvoirons à votre existence.

SCENE XI.

LES PRÈCEDENS, la Citoyenne DOLMON, CECILE, CHARLES, JULIETTE.

DOLMON, fils.

Viens, mon amie; venez, mes enfans; joignez-vous tous à moi. Mon pere veut nous quitter, il craint, dit-il, de nous être importun.

La citoyenne DOLMON.

Ah! connoissez mieux vos enfans et cessez de les affliger.

DOLMON, pere, (*attendri*).

Ma chere fille!

CHARLES.

Quoi! bon papa, tu voulois abandonner Charles! Tiens si papa, maman, ma sœur et tous ne peuvent t'aider et te servir; moi seul, je gagnerai ta vie et la mienne; j'en aurai la force.

DOLMON, pere.

Aimable enfant! Non, je ne te quitterai pas, je sens que j'en mourrois.

CÉCILE.

N'allez-vous pas avoir un fils de plus? Belfort sera bientôt mon époux, et il ne nous cédera ni en égards ni tendresse pour vous.

JULIETTE.

Mon respectable maître ! mon pere ! permettez-moi ce doux nom. Juliette ne quittera point sa famille ; elle travaillera sans cesse et le fruit de ses veilles vous sera consacré. (*à Dolmon fils.*) Vous m'avez comblé de bienfaits jusqu'à ce jour, j'ai quelques épargnes ; que tout soit en commun, ne me refusez pas, ce seroit m'humilier et me dire : je me croyois au-dessus de toi, en te faisant du bien ; mais je rougirois d'accepter quelque chose de celle qui me servit.

DOLMON, fils.

Oh ! douce Egalité ! voila tes bienfaits. Sous des maîtres vains, cette fille eût rampé, son ame seroit avilie ; on l'eût trop méprisé pour lui croire des vertus ; elle n'eût point travaillé à en acquérir. Que les grands s'ôtoient de jouissances ! Oui, Juliette, j'accepte vos offres généreuses. Augmentez le nombre de mes enfans (*à son épouse*). Ma femme voilà votre fille ; Cécile, embrassez votre sœur.

CECILE, (*embrassant Juliette*).

Je n'attendois pas moins de mon amie.

CHARLES (*courant à Juliette*).

Ma bonne Juliette ; comme je vais t'obéir à présent ! Tu me dis souvent que je t'afflige quand je ne suis pas sage ; eh bien, je veux toujours l'être pour te prouver que j'ai bon cœur aussi.

DOLMON, fils.

Mon pere, faisons tête à l'orage ; ma place peu conséquente, il est vrai, ne peut suffire à l'entretien de ma famille ; je vais travailler à m'en procurer une plus

lucrative, s'il m'est possible. Du courage et le ciel nous aidera.

La citoyenne DOLMON.

Voila donc à quoi nous réduit cette malheureuse guerre?

DOLMON.

Gardez-vous de murmurer. Soutenons-la cette guerre aux dépens de nos biens, de notre vie. Ah! si la France est heureuse, si la liberté regne avec gloire, aurai-je trop payé ce bonheur? Non, puissé-je au prix de tout mon sang voir le triomphe de ma république et la défaite de tous ses ennemis.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, UN COMMISSAIRE CIVIL.

LE COMMISSAIRE.

C'est ici la demeure du citoyen Dolmon?

DOLMON, fils.

Oui, c'est moi qui suis Dolmon.

LE COMMISSAIRE.

Citoyen, je vous arrête au nom de la loi.

DOLMON, fils.

Il suffit, je vous obéis.

La citoyenne DOLMON.

Quoi, mon époux!

DOLMON, pere.

Mon fils.

CECILE.

Mon pere.

JULIETTE.

Mon cher maître,

DOLMON.

Ne vous effrayez point, vous me reverrez.

La citoyenne DOLMON.

Citoyen, vous vous méprenez; mon époux n'a rien fait pour être arrêté. Qui sont les monstres qui peuvent l'accuser? Lui! je veux les confondre et le venger.

DOLMON. (*fils*).

Mon amie, point d'emportements, je ne crains rien; la loi frappe le coupable, mais elle est la sauve-garde de l'homme qui ne sut jamais l'enfreindre. Embrassez votre époux, mon pere ne vous allarmez pas. Cecile sois tranquille, Charles, sois sage pendant mon absence, Juliette ayez bien soin de toute ma famille. (*à part*) Ah! Dorlis, c'est sans doute-toi, ton ingratitude seule m'est sensible. (*au commissaire*) Citoyen, je vous suis, c'est trop vous faire attendre.

CHARLES (*se mettant au devant du commissaire*).

Non, vous n'emmenerez point mon papa: il n'a rien fait, et c'est injuste ça. Allez chercher les mauvais citoyens, et laissez les bons.

DOLMON. (*fils.*)

Mon fils, silence; respect à la loi, restez près de votre mere.

LE COMMISSAIRE.

Mon petit ami, soyez tranquille on ne fera point de mal à votre papa.

(*L'enfant retourne tristement près de sa mere. Dolmon pere est assis dans un coin du théâtre, tous les autres sont dans une douleur stupide.*)

DOLMON, *pere* (*au commissaire.*)

Saisissons cet instant, sortons. (*ils sortent.*)

SCENE XIII.

DOLMON PERE, LA CITOYENNE DOLMON, CECILE, CHARLES, JULIETTE.

DOLMON (*pere.*)

Mon fils! Il ne m'entend plus. Grand dieu! Tu veux donc que tous les maux accablent ma vieillesse.

La Citoyenne DOLMON.

On l'arrête! On l'emmene! Lui? mon époux! Si les auteurs de cette perfidie paroissoient devant moi, je ne sais à quel terme s'arrêteroit ma fureur.

DOLMON (*pere.*)

La justice qu'on se fait soi-même est toujours condamnable, imitez votre époux, sachez lui ressembler.

JULIETTE.

Et Belfort qui ne vient point.

CECILE.

Il ne peut tarder.... Mais je crois l'entendre.

JULIETTE.

Oui, le voici.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, BELFORT.

DOLMON *pere* (*vivement à Belfort.*)

Mon fils est arrêté, on l'emmene.

BELFORT (*vivement.*)

Je viens de l'apprendre, et suis monté pour vous rassurer, ne craignez rien; je vais sur ma responsabilité faire arrêter Dorlis. Le traître! Il payera cher ses infâmes complots, je vais voler au secours de mon ami, son inno-

cence seule le sauveroit: mais je veux que le crime soit puni et que la vertu triomphe. Dans peu vous nous reverrez.

La Citoyenne DOLMON (*avec rapidité.*)

Que ne vous devrons-nous pas ?

BELFORT.

Rien, je ne fais que mon devoir.

DOLMON. (*pere*)

Nous allons attendre votre retour avec impatience.

CHARLES.

Bon ami, ramenez-moi papa.

(*Belfort sort de côté, les autres se retirent lentement par le fond. Dolmon pere donne le bras à sa fille.*)

Fin du deuxieme Acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

FRANCOIS, JULIETTE,

FRANÇOIS.

Quoi? Juliette, on emmene le Citoyen Dolmon? Ce brave homme! Oh! comme ça m'a dégrisé tout de suite, c'est dit, je ne bois plus qu'il ne soit en liberté.

JULIETTE.

Que de malheurs accablent aujourd'hui cette famille ? Tu ignores que leur fortune est détruite entiérement. Ils ont tout perdu, François, le courage seul leur reste.

FRANÇOIS.

Ah! Mordienne, que je m'en veux! t'avois raison de me blêmer de tant boire; je dépense tout à mesure que

je le gagne : si j'avois su ménager, j'aurois à présent plus de douze assignats de cent francs, je les aurois donnés à ce bon citoyen, pour l'aider dans ses malheurs. C'est fini, tiens, vois-tu, je ne boirai de ma vie : dans mon chagrin, si j'étois député je ferois fermer tous les marchands de vin. Oh ! je leur en veux ; c'est eux qui ont eut le salaire de mes travaux, et qui me privent par là du plaisir d'obliger mon semblable.

JULIETTE.

Ce matin encore, la paix, la joie étoient ici.

FRANÇOIS.

Mais de quoi accuse-t-on Dolmon ?

JULIETTE.

Nous l'ignorons, nous soupçonnons tous Dorlis de quelque noirceur.

FRANÇOIS.

Oui, il en est capable, lui et son cher Fabrice, sont deux coquins, moi, qui te parle, je m'en suis toujours méfié. Dolmon, avoit ben besoin de retirer chez lui de pareils drôles.

JULIETTE.

Il crut à Dorlis des vertus : il vouloit le rendre utile à la Républiqne.

FRANÇOIS.

Oui, utile, lui ? y se cache, quand tous les autres se battent, c'est un méchant élevé dans de faux principes, Juliette, crois-moi, quand la gangrene est au cœur ; on ne la guérit point.

SCENE II.

LES PRÉCEDENS. LA CITOYENNE DOLMON.

La Citoyenne DOLMON.

Ah ! François ! te voilà, cours, vole..... Suis les pas de

Fabrice: il vient de s'échapper de la maison voisine ...: on l'entraine..... On prononce le nom de mon époux... de ma fenêtre, je n'ai pu rien comprendre... Les forces me manquent... je ne puis y aller moi-même... vas savoir ce que c'est et reviens promtement.

FRANÇOIS (*vivement.*)

Rassurez vous, citoyenne, j'y vole; le Peuple est juste, il m'entendra. Je vais leur faire connoître les traîtres, nous justifierons votre époux. Je ne sis pas éloquent moi: mais l'on parle toujours bien, lorsque c'est le langage du cœur, et celui de la vérité. Vous me reverrez bientôt, je l'espere, porteur de bonnes nouvelles. (*il fait une fausse sortie*) si le crime pouvoit triompher, Juliette, adieu; c'en seroit fait; tu ne reverrois jamais le malheureux François.! (*il sort.*)

SCENE III.

La Citoyenne DOLMON, JULIETTE.

La citoyenne DOLMON.

Juliette ma fille; envoies-moi Cecile. je voudrois lui parler.

JULIETTE.

J'y vais. (*en s'en allant*) Comme elle est abbatue. Ah! les chagrins de ces braves gens, me déchirent le cœur.

SCENE IV.

La Citoyenne DOLMON (*seule.*)

Cher Dolmon! Cher époux! Combien ta compagne éprouve de peines. Ton courage lui devenoit si nécessaire: ta fermeté la soutenoit: privé de toi, elle sent toute l'étendue de ses maux. Tout m'accable à la fois! Ce matin encore, heureuse, tranquille au sein de ma famille; je

savourois le bonheur dont le ciel me faisoit jouir. Un traître se joint au sort pour me porter les coups les plus sensibles. Mais qu'on me rende mon époux. Qu'on fasse cesser mes allarmes et tout est effacé : le calme renaîtra. Oh ! grand Dieu ! toi, qui sais son innocence, fais-la paroître dans tout son éclat ; ta justice doit ses secours à la vertu, et sa vengeance aux méchants. Ah!..

SCENE V.

La Citoyenne DOLMON, CÉCILE.

La citoyenne DOLMON.

Viens, ma Cecile ; ton ame est plus ferme que la mienne viens s'il se peut éloigner la terreur qui s'empare de moi

CECILE.

Ma mere, supportons nos malheurs avec plus de courage, ils sont à leur comble, je l'avoue : mais devons-nous pour cela nous laisser abattre, non ; d'ailleurs l'arrestation de mon pere ne m'afflige, que par la peine que me fait éprouver son absence. Attendons le retour de Belfort ; sans doute...

La Citoyenne DOLMON.

Il ne revient pas....

CÉCILE.

Il suit surement l'affaire, et ne veut nous rejoindre que bien instruit.

La Citoyenne DOLMON.

N'entends-je pas du bruit...non. Cruelle incertitude ! Ah ! Cecile ! Dans trois jours, c'étoit l'instant où je devois vous unir à votre amant. Sous quel auspice, grand Dieu ! Cet hymenée sera-t-il formé ! Ton bonheur est reculé, ma fille et le mien est détruit.

CECILE.

Non ma mere : le vôtre n'est point détruit. Votre ame sensible s'affecte trop vivement. Elle se peint tout en noir calmez-vous. Belfort ne peut tarder.

La Citoyenne DOLMON.

J'espere pour toi des jours fortunés avec ce bon jeune homme, c'est ma seule consolation, Oh! ma Cecile que ta sagesse, ta douceur, paye tous ses soins; je n'ai pas besoin de te recommander d'être bonne mere. La nature grave ce sentiment dans nos cœurs. Celle qui peut repousser ses enfans, ne les point chérir, est un monstre indigne d'en avoir. Je t'ai toujours prêché d'exemple; je crois que ce sont là les meilleures leçons.

CECILE.

Vous imiter sera ma loi. Je n'ai pas encore vos vertus, mais je ferai tout pour les acquérir.

La citoyenne DOLMON.

On vient.

CECILE.

C'est grand papa et Charles.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, DOLMON, pere, CHARLES.

DOLMON, pere.

Vous m'abandonnez, mes enfans; vous me laissez seul.

CHARLES.

Tu n'étois pas seul, grand papa; j'étois avec toi.

DOLMON, pere.

La vieillesse et l'enfance se recherchent, mon cher Charles, et tu sais que nous passons bien des heures ensemble sans nous ennuyer; mais dans cet instant de douleur, j'ai besoin qu'on me parle de mon fils. Je veux mêler mes pleurs à celles de mes enfans, mon cœur est si fort oppressé! Ma fille, tu gémis.

CECILE.

Que Belfort tarde à revenir.

La citoyenne DOLMON.

Nous attendons Belfort, peut-être nous apportera-t-il quelques nouvelles heureuses.

CHARLES.

Oh ! oui, il m'a promis de ramener papa.

CECILE.

J'entends monter.

La Citoyenne DOLMON.

Le cœur me bat, mes genoux fléchissent. (*elle s'assied.*)

DOLMON, pere.

Ma fille, calmes-toi, nous allons savoir.

SCENE VII.

LES PRECÉDENS, BELFORT.

BELFORT, (*accourant et criant de la coulisse.*)

Remettez-vous, mes amis; la vertu triomphe; le crime sera puni; Dolmon est libre.

(*Tous excepté Belfort tombent à genoux*).

LA Citoyenne DOLMON.

Grand Dieu! Je rends grace à ta justice!

DOLMON, pere.

Je vais revoir mon fils!

CHARLES.

Mon papa!

CECILE.

Mon pere est libre, justifié.

(*Belfort aide Dolmon pere à se relever.*)

BELFORT.

Ecoutez, et connoissez toute la noirceur et les forfaits de l'infâme Dorlis. En sortant d'ici, je vois le peuple amassé, qui, le regard sombre et l'air étonné, deman-

doit quel étoit le crime de Dolmon ? Je perce la foule : j'entends dans un grouppe, des citoyens qui demandoient la tête de mon ami. Parmi eux j'apperçois le traître Dorlis, qui sans doute les excitoit. Je m'élance, le saisis et crie, force à la loi ! On nous environne : je répond s du traître et nous le conduisons au comité : on y interrogeoit Dolmon. Le calme de l'innocence, la confiance aux loix se peignoient sur son front. Tranquille et modeste, il répondoit à ses juges. Nous avançons, je présente Dorlis. Citoyens, dis-je, voici le vrai coupable, interrogez-le. Dorlis, pâle, portant sur son visage toute la difformité du crime, balbutie un instant : mais bien-tôt se remettant il alloit reprendre l'effronterie du vice ; lorsque Fabrice, son valet, arrive égaré, se précipite aux genoux des juges et leur dit : vous voyez un malheureux qui vous apporte sa tête : Dolmon est innocent ; ces letttres que vous tenez et qui le chargent sont écrites de ma main ; le traître qui la fait dénoncer, et qui vous les a fait passer est mon maître : je les ai écrites sous sa dictée : a ruse infernale vouloit perdre un bon citoyen : grace au ciel ! J'arrive à tems pour justifier l'innocent. Je ne crains plus présentement la mort ; elle m'est due, je la recevrai avec tranquillité.

CÉCILE.

Le malheureux !

BELFORT.

Les juges interrogent Dorlis ; l'apparition de Fabrice, qu'il croyoit ne pouvoir s'echapper l'attire. Il se coupe, répond mal : son valet le confond et le force de tout avouer ; le monstre avoit des relations avec les rebelles ! les lettres qu'on lui apportoit étoient toutes à l'adresse de Dolmon ; mais le traître, afin de mieux perdre mon ami avoit fait écrire des réponses à ces lettres par la main de son valet. L'écriture, la signature étoit si semblable à celle de Dolmon qu'il étoit impossible de ne pas s'y méprendre. Fabrice a dit qu'il possédoit ce per-

nicieux talent. On l'a fait écrire, et il a parfaitemen contrefait l'écriture de plusieurs personnes présentes à l'interrogatoire. Dans la réponse que l'on supposoit être de Dolmon, il promettoit de livrer la ville et des armes aux rebelles. Tout étoit contre lui ; et la loi l'auroit condamné. Le ciel n'a pas permis que le crime se consommât. Il rend un pere à ses enfans, et un bon citoyen à l'état.

LA Citoyenne DOLMON.

Oh! mon epoux! quel danger!

DOLMON, pere.

Allons-nous bientôt le revoir?

CÉCILE.

Ah! courons....

BELFORT.

Dans un instant il sera ici ; on l'entouroit : c'étoit une fête pour ce bon peuple de voir un innocent justifié Ah! que ceux qui le traitent de barbare, n'ont-ils vu le larmes de joie qui s'échappoient de ses yeux.

LA Citoyenne DOLMON.

Cher Belfort! c'est à votre courage, à votre amitié que nous devons en partie la liberté, la vie de mon époux.

BELFORT.

Vous ne me ferez pas l'injure de m'en remercier.

CECILE.

Si mon amour pouvoit augmenter, combien il seroit accru dans ce jour! Mais ce pauvre Fabrice?

BELFORT.

Touché de son repentir et reconnoissant du service qu'il rend à la patrie en sauvant la vie à un bon citoyn, on demande sa grace à grands cris.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, JULIETTE.

JULIETTE, (*accourant et hors d'elle.*)

J'accours hors de moi. Le citoyen Dolmon est libre, m'a-t-on dit: ah! Oui, voilà Belfort. (*A Cecile.*) Ah! ma sœur, mon amie.... Je ne puis contenir l'excés de ma joie.... Pardonnez.... Elle me suffoque, m'affecte au point. Ah! je ne crains plus rien: les malheurs ne peuvent m'effrayer! votre pere nous est rendu.

CECILE.

Remets-toi, ma chere Juliette!

DOLMON, pere.

Mon enfant, ta joie, ton délire, prouve ton attachement pour nous! Combien j'y suis sensible! Si jamais la fortune nous permet....

JULIETTE. (*avec explosion.*)

Elle est faite ma fortune: ne m'avez-vous pas adoptée pour votre fille?

LA Citoyenne DOLMON.

Belfort, la main de ma fille vous fut promise: c'est la seule récompense que je puisse vous offrir, la seule digne de vous. Nous avancerons le terme de votre bonheur.

BELFORT.

Non, ma mere; mon hymen doit être rétardé au contraire. Le danger augmente, les rebelles s'avancent sous nos remparts; le moment d'une attaque générale ne peut pas être loin. Je vole déffendre nos foyers. Avec quel courage je vais combattre nos ennemis, ma vie appartient à Cécile; je saurai la défendre et terrasser ces brigands qui veulent nous asservir. Bientôt vainqueur, je viens apporter mes lauriers aux pieds de mon amie et lui de-

mander sa main pour prix de mes exploits. Cécile aime trop ma gloire, j'en réponds, pour désapprouver cette conduite.

CÉCILE.

Elle a toute mon estime, Belfort, et dussé-je te perdre, je ne te conseillerai pas autrement. Tu ne peux mieux me prouver ton amour qu'en t'armant pour défendre ma liberté.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, DOLMON fils, LE COMMISSAIRE, FRANCOIS, LE PEUPLE.

FRANÇOIS, (*de la coulisse.*)

Le voici, le voici, le voici, (*il pousse le commissaire qui entre en même tems que lui. Toute la famille de Dolmon court à lui et l'entoure en l'embrassant.*)

DOLMON, pere.

Mon cher fils!

CÉCILE.

Mon pere!

LA Citoyenne DOLMON.

Mon époux!

JULIETTE.

Mon cher maître!

CHARLES.

Papa!

DOLMON, fils, (*les embrassant.*)

Mon pere, ma femme, mes enfans, cher Belfort, quelle reconnoissance! comment payer les soins?

BELFORT.

En m'estimant assez pour n'en jamais parler.

LE COMMISSAIRE.

Citoyen, j'ai voulu vous conduire jusqu'ici pour jouir du

plaisir de vous rendre à votre respectable famille : je l'avois affligé en vous emmenant ce matin, ses larmes avoient déchiré mon cœur et j'avois besoin de la voir heureuse pour oublier cette scène de douleur. Adieu, je me retire pénétré d'estime pour vous.

DOLMON, fils. (*Le reconduisant.*)

Citoyen...

LE COMMISSAIRE.

Point de cérémonie. Ah! ne leur dérobez rien d'un moment si doux! (*Il sort avec le peuple.*)

SCENE X.

LES MÊMES, EXCEPTÉ LE COMMISSAIRE.

DOLMON, pere. (*Pendant cette scène, François donne à Juliette le detail concernant Dolmon.*)

Mon fils, maintenant que te voila rendu à notre amour, échappé à la mort par un coup du ciel, car sans l'aveu de Fabrice, sans les soins de Belfort, tu périssois quoiqu'innocent. Viens; fuyons les villes. Allons dans quelques hameaux. Ta famille te tiendra lieu de tout. Là nous ne trouverons point de Dorlis, les habitans des campagnes ont le cœur bon, l'ame franche. Nous y coulerons des jours paisibles.

DOLMON (*fils.*)

Des jours paisibles? en seroit-il pour moi, étant inutile à ma patrie. Je resterai; je la servirai tant que ce cœur palpitera dans mon sein. Moi, je fuirois parce qu'un méchant vouloit me perdre? J'abandonnerois la cause de la liberté parce qu'un lâche l'a trahie? non: je combattrai les despotes et respecterai les loix jusqu'à la mort.

LA Citoyenne DOLMON.

Mais Dolmon, songe à ce que nous avons souffert pen-

dant ton absence. Avant tout, tu le dois à ta famille.

DOLMON fils.

Je me dois avant tout à ma République, je vous aime, vous m'êtes tous pluschers que la vie, mais mo insque mon devoir. Je dois servir d'exemple à mon fils. Que diroit-il de moi, quand parvenu à l'âge de raison, il apprendroit que son pere a fui de son pays, parce qu'un revers a fait trembler pour ses jours! Il me mépriseroit, il rougiroit de m'appartenir. Non, cher Charles, tu n'auras jamais rien à me reprocher, et je te montrerai toujours le chemin de l'honneur et de la vertu. Mais quel bruit entends-je. François, vois ce que ce peut être. (*François va voir et Dolmon continue.*) Cecile, ma fille, tu ne me dis rien. Le bonheur de Belfort.

FRANÇOIS.

Citoyen, citoyen: tout le peuple; un monde! on vous demande.

LA Citoyenne DOLMON.

Ciel! fermez, on ne sait ce que ce peut être.

DOLMON fils.

Ouvrez tout. Laissez entrer. Mon ami, pouvez-vous craindre vos freres?

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, UN DÉPUTÉ, LE PEUPLE (*en entrant.*)

Nous voulons le citoyen Dolmon pour nous commander; nous le voulons.

DOLMON fils.

Mes concitoyens, mes amis; je suis prêt à vous suivre aux combats: mais souffrez que simple volontaire...

LE PEUPLE.

Non, non.

LE DÉPUTÉ.

Citoyen ; le peuple vous commet par ma voix la défense de la ville. Le commandant de la place demande sa démission. Vos concitoyens savent que vous avez servi en qualité de simple soldat dans votre jeunesse. Ils desirent que vous remplaciez celui qui vient de se retirer. Ce peuple sensible à vos malheurs, admirant vos vertus, va combattre sous vous. Acceptez cette marque de son estime ; vous le devez.

DOLMON fils.

Mon peu de mérite me faisoit hésiter ; mais la voix du peuple est une loi. J'accepte. Oui, mes amis, dans un instant je marche à votre tête.

SCENE XII.

LES MÊMES EXCEPTÉ LE DÉPUTÉ.

La citoyenne DOLMON.

A peine sorti d'un danger, vous allez en courir d'autres, je suis sensible au choix que le peuple fait de vous ; mais, je crains..

DOLMON fils.

Vous craignez, dites-vous ? Quoi ? Ma gloire ? Je vous pardonnois tantôt vos larmes : mais dans ce moment c'est une foiblesse qui m'offense.

CECILE.

Ma tendre mere, rassurez-vous, mon pere m'est bien cher ! Ses jours me sont précieux autant qu'à vous, mais je jouis de son triomphe. Oui : cet instant est le plus beau de ma vie !

BELFORT.

Je ne vous quitte pas, mon ami, nous reviendrons victorieux.

DOLMON pere.

Bien, mon fils. Remplis tes devoirs. La patrie t'appelle. Tout à l'heure je te conseillois de quitter ces lieux, main-

tenant ce seroit une lâcheté : péris s'il le faut, mais en vengeant tes freres et en faisant triompher la liberté.

FRANÇOIS. (*à Dolmon.*)

Citoyen, c'est dit, je pars avec vous, je combattrai à vos côtés ; et pour que l'ennemi vous approche, il faudra qu'il marche sur mon corps. Je l'avois bien dit tantôt à Juliette, je serois mort si l'on ne vous eût rendu justice. Maintenant, je veux dans ma joie tuer deux mille ennemis. Adieu, Juliette, penses au pauvre François, et sois sure qu'il ne fera malgré ses défauts deshonneur ni à son pays, ni à son général, ni à sa maitresse.

DOLMON.

Allons, mes enfans ; volons où l'honneur nous appelle ; des scélérats osent mépriser nos loix ! insulter à notre indépendance ! qu'ils tremblent les perfides ! Nos bras vont les anéantir. Belfort, François, préparons-nous ; et que dans une heure nous soyons prêts à attaquer l'ennemi.

La Citoyenne DOLMON.

Ciel ! Protéges leurs armes, tu dois ton secours à la bonne cause, combats avec tes enfans ; fais régner la liberté, et que la paix et l'union soient le prix de leurs travaux.

Fin du troisieme Acte.

ACTE VI.

(*Le théâtre représente la campagne, dans le fond a à droite des spectateurs, unfort.*)

SCENE PEMIERE.

UN GÉNÉRAL, UN MARQUIS, UN EVÊQUE, UN CAPUCIN, THÉODORE, TROUPES DE BRIGANDS, dans différents costumes ABBÉS, MOINES ect, deux sentinelles dans le fond.

LE GÉNÉRAL.

Princes, ducs, cardinaux, comtes, marquis, chanoines, capucins; tous monseigneurs, écoutez, depuis long-tems vos châteaux en Espagne ne nous conduisent qu'à mourir de faim; je me lasse de servir dans une armée où l'on ne dîne jamais: vos bénédictions, vos orémus, les promesses de notre chef n'avancerent rien, nous partageons tous les soirs, la France entre nous; et nous ne possédons pas un pouce de terrain; de plus on prétend que ces patriotes vont allumer les forêts qui nous servent d'asile, nous faire grand feu avant l'hiver. Tout cela m'inquiette et malgré la palme du martyr que vous accordez au premier venu; je ne suis point curieux d'être grillé tout vif comme feu monseigneur St.-Laurent.

LE MARQUIS.

Le général plaisante toujours, mais nous réussirons; voici bientôt l'instant, votre projet est-il toujours le même. Attendrons-nous l'ennemi hors ses murs? Quand à moi, ma parole d'honneur je suis d'avis qu'on se retire.

LE GÉNÉRAL.

Oui, trompons l'ennemi par une fausse retraite, cachons-nous dans les bois; et lorsque ce peuple indocile sortira, tombons sur lui de toute part; qu'il ne puisse échapper un seul homme pour annoncer leur défaîte. Nos amis nous attendent, défendons, non pas nos foyers, hélas! Nous n'en avons plus; mais battons-nous jusqu'à la mort; dévastons les campagnes, brûlons les cités, égorgeons femmes et enfans; pour retrouver nos parchemins que ces insolens français ont eu l'audace de brûler

LE MARQUIS.

Quoi! Des gens sans nom, sans fortune, s'élever sur les débris des nôtres, je verrai mon valet de chambre, un manant m'appeler citoyen, me parler familiairement et je le souffrirois! Ah! plutôt périssons de misere et de faim, mais gardons-nous, de compromettre notre dignité.

LE CAPUCIN.

Mon cher Marquis, ne vous targnez point tant de votre noblesse ! elle est de fraîche date, il est vrai qu'elle a couté cher à votre pere.

LE MARQUIS.

Révérend, mêlez-vous de haranguer les paysans, de leur débiter vos capucinades ; mais gardez pour vous ces réflections impertinentes, elles me déplaisent : et si vous continuez, je pourrai bien vous faire sauter par les fenêtres du grenier de mon hôtel, quand je serai rentré triomphant dans Paris.

THÉODORE, (*à part*).

Ah ! bien il a le tems, je crois que ça n'sra pas d'sitôt.

LE CAPUCIN.

Les enfans de St.-François souffrent tout ; et ce ne sera pas la premiere fois de ma vie que j'aurai fait le saut périlleux ! On a toujours eu peu d'égards pour nos saintes personnes.

THÉODORE, (*montrant le capucin*).

Oh ! Mon Dieu ! Que j'ai été long-tems à m'accoutumer à ces vilaines bêtes-là.

LE CAPUCIN.

Insolent !

THÉODORE.

C'est pas à cause de vous que j'dis ça ; mais vous m'avouerez que vous n'êtes pas beau par exemple.

LE CAPUCIN.

L'amour de Dieu exige...

THÉODORE.

Que vous soyez sale comme ça ? Ah ! ben en v'là d'eune bonne !

LE CAPUCIM.

Apprenez, pecore, que vous êtes qu'un capucin doit l'être.

LE MARQUIS.

Théodore, plus de respect, l'égalité, ce montre chimérique n'existe point parmi nous.

THEODORE.

Ah ! je ne le sais que trop et je me repens bien de vous avoir suivis ; vous m'avez endormi avec vos belles promesses ! Je me croyois déjà commandant de queuqne fort. Pas du tout ; vous m'traitez plus durement que jamais, vous ne me payez pas ; vous me laissez-mourir de faim, je deviens maigre que je fais peur.

L'EVÊQUE.

Mais mon cher, l'honneur de servir des gens comme nous, doit vous suffire et....

THÉODORE.

Monsieur l'abbé, est-ce que vous ne mangez pas vous,

L'EVÊQUE.

La comparaison ne peut se faire, moi et toi ?

THÉODORE.

C'est différent, voulez-vous dire ? Hé bien pas de ça parce que si je ne suis pas si gourmand que vous, je n'en ai pas moins bon appétit.

LE MARQUIS.

Je vous ai déjà dit de vous taire.

THÉODORE. (*tendant la main au marquis.*)

Mes gages, et je décampe, je ne demande pas mieux ; aussi ben v'là qu'on va se battre, et je ne suis pas en train moi, jo n'ai pas de titres à défendre, ainsi je n'ai rien à démêler avec des républicains : vous verrez que nous serons rossés et je serai le dindon de l'affaire, moi pas si bête.

L'EVÊQUE.

L'intérêt du ciel, ton Dieu t'ordonne de combattre.

THÉODORE.

Il ne m'en a encore rien dit ; j'attends qui m'en parle,

L'EVÊQUE.

Malheureux impie, il te le dit par ma voix.

THÉODORE.

Je n'en crois rien,

LE MARQUIS.

Dès demain je te chasse.

THÉODORE.

Et qui me payera donc mes pauvres gages de quatre ans.

L'EVÊQUE.

Personne, on les distribuera aux ames pieuses, qui plus zelées que toi pour la cause du ciel et des rois, consentiront à marcher avec nous.

THÉODORE.

J'espere que cela s'appelle voler par amour pour dieu, et voila les prêtres. Oh! La mauvaise race! et bien, oui, pour ne plus être avec vous, je consens à tout perdre. Je pars; je vais rejoindre mes freres, ils défendent la cause de l'humanité; ils me recevront avec indulgence, je leur dirai: je fus égaré par des traîtres, j'abandonnai ma patrie, je reviens la servir, j'implore ma grace, ils me l'accorderont.

LE MARQUIS. (*riant*).

Eh! Comment feras-tu pour te battre.

THÈODORE.

Il est vrai, que je n'avois pas de cœur sous vos drapeaux, mais je sens que l'exemple de mes concitoyens m'en donnera; et je n'en manquerai jamais lorsqu'il faudra vous combattre. (*il sort.*)

SCENE II.

LES MÊMES, EXCEPTÉ THÉODORE.

LE CAPUCIN.

Eh bien, vous le laissez aller.

LE MARQUIS.

Il ne peut s'échapper, les postes avancés empêcheront; d'ailleurs c'est un imbécile qui n'est point à craindre.

L'EVÊQUE.

Plus que vous ne pensez, mais rentrons, croyez-moi; on pourroit nous surprendre, ma i, je vais dans ce château où pendant la bataille je garderai les munitions que nous y avons fait déposer.

LE GÉNÉRAL.

Défaites-vous donc de la peur, mon cher abbé : oubliez-vous que vous combattez pour un dieu et moi pour un roi. Allez faire sonner le tocsin; que les paysans s'arment; faites-leur voir le ciel pour récompense et l'enfer pour punition, s'ils n'obéissent aux ordres d'un dieu vengeur; voilà votre emploi.

SCENE III.

LES PRECÉDENS, UN ESPION.

L'ESPION.

L'ennemi s'avance, l'allarme est générale, le Peuple s'arme; les cris de vive la république se font entendre de toutes parts.

LE GÉNÉRAL.

Ah ça, marquis, gardez-vous de faire comme la derniere fois; à l'instant où tous les bras nous étoient nécessaires, vous étiez près de la petite chanoinesse; dans ces moments, mon cher, il nous faut des hommes, et non des Héros de toilette.

LE MARQUIS.

Ma parole d'honneur, c'est qu'elle est charmante! Foi de gentilhomme. (*on entend le bruit de la caisse dans l'éloignement.*)

LE GÉNÉRAL.

Silence, et renforçons la garde du Château. (*Ils sortent*).

SCENE IV.

L'ESPION. (*seul, observant ; le bruit de la caisse redouble.*)

Je crois les entendre.... Ecoutons.... Oui, ce sont eux. Rejoignons l'armée. (*Il sort. On sonne le tocsin, jusqu'à la fin de l'action.*)

SCENE V.

LE DÉPUTÉ DOLMON FILS, BELFORT, FRANCOIS, TROUPE FRANÇAISE.

(*Une patrouille précede l'armée, traverse le théâtre, fait halte et front à peu près aux trois quarts de la scène. L'Armée arrive au pas redoublé, divisée en quatre corps, aile droite, aile gauche, centre, et arriere-garde. Un officier est à la tête de l'aile droite, Dolmon est au centre, Belfort à l'aile gauche, Dolmon fait faire halte et range ses troupes sur une ligne oblique ; l'arrière-garde occupe le fond du théâtre et fait face au public. Chaque corps a un drapeau.*)

DOLMON, fils.

L'ennemi vient de se retirer, n'attendons pas qu'il reparoisse. Ce mouvement est sans doute une feinte ; (*au chef de la patrouille,*) Allez reconnoître si effectivement il a fait retraite ; s'il paroit à vos yeux, votre premier feu sera le signal pour voler au combat. (*La patrouille sort par le côté opposé à celui d'où elle est entrée.*) Citoyens, repoussons ces brigands ; ou plutôt détruisons-les entiérement ; délivrons nos contrées des tyrans qui les désolent. Je ne vous vanterai point la gloire qui vous attend à votre retour, je vous dirai, servons la république, assurons la liberté ; ces mots doivent suffire, notre union fait notre force. Citoyens, qu'un même sentiment nous

anime, loin de nous l'envie, la discorde, source de tant de maux ! Combattons également ; et que l'on ne puisse pas connoître qui de nous aura le mieux mérité de la Patrie.

BELFORT.

Oui, nous vaincrons, ou nous périrons tous.

FRANÇOIS.

Nous ne laisserons pas un ennemi, quand à moi, je ferai mon devoir ; l'on me verra toujours au chemin de la victoire, car je ne vous quitterai pas d'un instant.

DOLMON, fils.

Mon cher François, je ne doute pas de ton courage. (*On entend le feu de la patrouille.* (*Vivement.*) Mes amis, les rebelles s'avancent. A nos postes. Belfort courez investir cette forteresse qu'on dit être leur refuge ; que ce réceptacle de brigands soit détruit à jamais. (*Belfort se met à tête du corps de troupe qui est dans le fond.*) Vous, Dorval et Belcourt, protégez nos murs contre toute attaque imprévue, et nous, mes freres, volons à la rencontre de l'ennemi. Marchons. (*Les tambours battent la charge pendant le combat. Dolmon, François se mettent à la tête du centre et marchent en avant ; pendant ce tems, l'aile droite et l'aile gauche font une contremarche et rentrent par où elles sont sorties, laissant deux factionnaires sur le theâtre. Belfort va attaquer la forteresse : on entend le canon et le feu de la mousqueterie ; après un court intervalle, les rebelles repoussent jusqu'au milieu de la scêne le corps d'armée qui a été à leur rencontre : alors, l'aile droite et l'aile gauche qui étoient rentrées, debusquent et viennent investir les brigands. Lorsqu'ils sont cernés de toutes part on leur crie bas les armes ; le fort saute ; les rebelles voyant qu'il n'y a plus d'espoir mettent bas les armes, la charge cesse, les cris de vive la République se font entendre, les tambours font un roulement. On observera pour laisser voir le désarmement qu'il faut que l'aile droite qui a bordé*

l'avant-scêne pour investir l'ennemi, se partage en deux corps dont l'un se retire à droite et l'autre à gauche du theâtre: l'aile gauche garnit le fond et le corps d'armée que commande Belfort après l'explosion est venu prendre l'ennemi en queue. On conduit les prisonniers dans le fort après leur avoir ôté leurs armes. Dans le combat, François enleve le drapeau ennemi.

DOLMON (*après l'action.*)

Oh! mes amis, mes freres, la liberté regne; nos ennemis sont abbatus; leur défaite est complette. François, cours annoncer au peuple notre triomphe, qu'il partage notre joie.

FRANÇOIS.

J'y vole.

SCENE VI.

LE DEPUTÉ, DOLMON, BELFORT, TROUPES FRANCAISES, BRIGANDS.

BELFORT.

Quel jour fortuné pour nous!

DOLMON.

C'est le plus de ma vie! mes concitoyens, votre courage vient d'égaler la grandeur de la cause que vous défendez; nous avons tous fait notre devoir; nos cœurs doivent être satisfaits! Oh! liberté, veilles toujours sur nous, ne souffre pas que tes enfans deviennent jamais la proie des tyrans.

LE DEPUTÉ, (*aux troupes.*)

Témoin de vos exploits, je vais porter à vos freres de Paris, la nouvelle de vos succés; on ne peut offrir à vos vertus d'autres recompenses que l'estime de vos concitoyens; et c'est la seule digne de vos cœurs.

SCENE VII, et derniere.

LES PRÉCÉDENS, DOLMON pere, LA Citoyenne DOLMON, CECILE, CHARLES, JULIETTE, FRANCOIS, PEUPLE. (*Toute la famille de Dolmon l'embrasse. François annonce le peuple et la famille de Dolmon.*

FRANÇOIS.

Les voila, les voila.

DOLMON (*pere.*)

Mon cher fils, vois les larmes de joie que ton pere repand sur ta victoire. Ah! mon cher Dolmon, tu couvres de gloire mes derniers jours! Vois ta famille, jouir de tes succès et remercier le ciel d'avoir un tel époux, un tel fils, un tel pere!

La Citoyenne DOLMON,

Cher Dolmon, quel jour pour moi!

DOLMON, fils.

Belfort, voilà la main de ma fille; qu'elle soit la récompense du zele avec lequel vous avez servi la patrie.

BELFORT.

Mon bonheur est parfait.

CHARLES.

Mon papa, la premiere fois que tu iras combattre l'ennemi, ne pars donc plus sans moi.

FRANÇOIS.

Votre tour viendra. Ah! ça Juliette! ce soir je bois un petit coup; j'espero que tu ne me gronderas pas.

JULIETTE.

Ah! Cette fois, je te le permets, mon cher François.

FRANÇOIS.

Ma chere Juliette! Que je suis donc heureux!

DOLMON fils.

Rentrons dans la ville, et que des chants d'allégresse annoncent notre victoire et la défaite des tyrans.

LE DÉPUTÉ.

Ce jour est bien glorieux pour vous, Dolmon. Votre respect, votre amour pour la loi au moment où elle alloit vous frapper, font de vous un citoyen bien cher à sa patrie! puisse votre exemple être suivi et puissent les loix et la liberté être à jamais les dieux des Français.

CHŒUR.

L'amour des loix, celui de la patrie
Des bons républicains seront toujours les dieux;
Pour leur soutien la France réunie.
Va combattre, écraser tous ces vils factieux.
Oh! liberté, guides notre courage.
Des monstres, des tyrans, délivrons l'univers;
Et que nos noms consacrés d'âge en âge.
Apprennent aux mortels comme on brise ses fers.

Fin du quatrième et dernier acte.